

*Argonnes 42ème division, novembre 1916*

*La pluie tombait depuis combien de jours et de nuits ? Une pluie insidieuse, perfide, qui humidifie chaque partie du corps en quelques secondes. Une de ces pluies qui rend le ciel si sombre sans promettre de jours meilleurs. Lucien n'en pouvait plus. Il n'entendait que les bombardements alentours. Las, trempé, il était resté recroquevillé dans un coin de la tranchée, son visage entouré d'un tissu informe maintenu par son casque. Cette fois, Lucien Marchand n'était pas parti à l'assaut. Transi, il était resté replié dans un petit renforcement du boyau, les pieds tenus pour un instant hors de l'eau boueuse. De toute façon, Lucien, il ne les sentait plus ses pieds, tellement ils étaient glacés. Il avait une sale blessure sur son bras gauche. La plaie à vif lui causait une douleur lancinante bien plus supportable que tout cet enfer, où, le bruit des bombes couvrait à peine les cris et les sanglots des soldats. Lucien prit sa résolution. La boîte ! Il sortit maladroitement de sa besace une petite boîte en métal rouillée. C'est son camarade Gégé dit le Rouquin, qui la lui avait donnée avant de mourir...il l'aimait bien le Gégé. Il commença à l'ouvrir en tremblant, plus à cause de l'humidité que de la peur de ce qui se passait alentour, et surtout, de l'acte qu'il allait commettre. Un obus tomba à quelques mètres de lui. Spontanément il se pencha en avant, les mains sur la tête, avec dans l'une d'elle la petite boîte en fer. Il eut une pensée pour Mathilde. Il lui tardait de la revoir. Oui ! Il allait la retrouver coûte que coûte. Mathilde...Gégé...ce geste insensé, il allait l'accomplir. Il allait rentrer chez lui. Il dégacha un pansement de la petite boîte en fer, et l'appliqua sur sa blessure ouverte. La gangrène allait faire son devoir, son salut. Tout en refermant sa main droite pour presser le pansement sur son bras à vif, Lucien Marchand renversa sa tête en arrière, recevant avec espoir les gouttes de pluie. Elles avaient pour une fois la saveur d'une délivrance. C'était sans compter sur l'homme tapi, lui aussi, dans l'ombre d'un recoin de la tranchée. Si seulement Lucien avait fait attention à la paire d'yeux caverneuse qui n'avait pas quittée un instant le moindre de ses gestes.*

Brest mai 2006

Il existe des odeurs reconnaissables entre toutes. Des arômes familiers qui viennent de loin, de l'enfance, oubliés, blottis dans un recoin du cerveau. Et puis, un jour, ils vous reviennent en pleine face. Impossible de les remettre, mais, vous vous délectez de ce moment qui vous ramène à un passé qui vous échappe. Et quel bonheur ! Cette sensation prit au dépourvu le Capitaine Armand Le Sourd de la brigade de Brest. Il resta là, statique, dans le vestibule de l'appartement d'Enora Verlac, sa stagiaire, depuis douze jours. Elle lui avait pourtant dit qu'elle n'en avait que pour deux secondes !

- Vous allez bien Chef ?

- Hein ?! Heu oui bien sûr !

Il fut légèrement irrité. Il ne l'avait pas entendue revenir. Elle s'était simplement vêtue avec un Jean et un chemisier blanc assortis d'une petite veste de tweed bleu foncé. L'ensemble lui rehaussait quelque peu le teint qu'elle avait d'ordinaire pâle. Brune, aux cheveux courts et bien que menue, Enora Verlac avait un visage grassouillet. Elle était de ce genre de personne

que l'on ne voit pas, qui se fond dans la masse. Un atout dans ce métier. Un double meurtre venait d'être découvert à Plegueven, une bourgade située à quelques kilomètres de Brest. Armand Le Sourd avait jugé préférable de venir chercher directement sa stagiaire. Il voulait arriver en même temps que l'équipe médico-légale. Ils n'échangèrent aucun mot durant le court trajet. Arrivés au numéro quinze de la rue Jounquert, ils suivirent une allée bordée d'énormes hortensias aux couleurs bleues chatoyantes. Une jolie maisonnette de style fermette se profila. Les premiers rayons de soleil enveloppaient un côté gauche de la maison et, de larges ombres dessinaient des formes fantomatiques au gré du vent naissant. Une fois la voiture garée, ils suivirent une sente pierreuse odorante, entretenue avec soin. Elle les mena à une véranda bordée de rosiers blancs, toute aussi impeccable, sobrement meublée, aux tons neutres et chaleureux. Elle donnait directement sur une cuisine à l'américaine de couleur vert pastel, ouvrant sur une large salle. Celle-ci avait pour mobilier un vaisselier de belle taille et une interminable table fermière. Deux convives étaient attablés. Les bras ballants de part et d'autres de leur corps, leurs têtes reposaient dans leurs assiettes respectives, contenant un liquide jaunâtre. Leur vomissure, à en juger par l'odeur ! pensa-t-il.

- Une belle mise en scène, n'est-ce pas ? Nous suspectons un empoisonnement. Un double meurtre, le fils Jérôme Romain et le père Gabriel Romain. Armand, on t'enverra le rapport demain, je vais commencer dès ce soir les autopsies. Les corps sont curieusement enflés. Nous avons déjà effectué les prélèvements de la peau et des phanères. Ils sont à toi. De petite taille, menue, les cheveux blonds maintenus par une large barrette, Claire Le Gall dirigeait son équipe médico-légale d'une main de fer. – Armand, continua-t-elle, si tu veux interroger Madame Cabrit, la femme de ménage, elle est dans le salon. D'emblée, il fût surprit par la différence des tons qu'offrait celui-ci. Rouge et gris taupe, l'ensemble donnait une ambiance contrastée, nettement plus vive. Une femme, aux cheveux terne, était assise sur un sofa aux couleurs safranées devant une table basse. Elle triturait un mouchoir qu'elle portait nerveusement à ses yeux rougis.

Le Sourd retourna dans la salle. Extatique tout d'abord, il inspecta ensuite la tablée. Puis comme piqué au vif, il revint au salon pour s'immobiliser devant la petite table basse. Trois flûtes à Champagne, dont deux d'entre elles étaient encore plus ou moins remplies de kir à en juger par l'odeur caractéristique du vin blanc, étaient disposées de part et d'autres d'une soucoupe. Trois flûtes ! Un invité ? Et dans ce cas, qui ? Il espérait que les experts de l'équipe de Claire Le Gall en prendraient soin. Son regard balaya le salon. Il se posa sur un guéridon gris noir jouxtant une petite bibliothèque remplie de livres. Cinq photographies, joliment encadrées trônaient sur celui-ci. Une invitation aux regards. L'une d'elle attira plus particulièrement son attention. Elle représentait trois jeunes personnes assises sur un parapet face à une mer bleu azur. Deux jeunes hommes côte à côte, souriaient en fixant l'objectif. Une jeune femme blonde aux cheveux longs maintenus par un foulard noir, riait le regard tourné vers le jeune homme sur sa droite. Tous les trois fumaient une cigarette. Un moment de vie dérobée. Un instant de bonheur figé à jamais. Il y avait quelque chose sur cette photographie qui fascina Armand Le Sourd. Sans comprendre vraiment son geste, il s'empara du cadre et la retira délicatement. Il revint dans le salon et surprit sa stagiaire en train de fureter autour du sofa. Il appréciait son attitude. Restée en retrait, il avait bien vu qu'elle examinait chaque détail de la maison sans toutefois se mettre en avant. Son élève de l'année dernière lui avait causé quelques soucis de ce genre. Armand Le Sourd n'aimait pas les jeunes présomptueux. Il

s'approcha doucement d'elle et, sans la regarder lui demanda ce qu'elle pensait de la scène de crime.

- Et bien, quant à l'auteur, d'emblée je pencherais pour une femme

- Et... pourquoi ?

- Quatre-vingt-dix pour cent des meurtres par empoisonnement incombent aux femmes, non ? Et ceci depuis des générations. Alors en quoi la nôtre échapperait-elle à cette règle ?

Armand Le Sourd approuva par un simple hochement de tête. D'un coin de l'œil il la vit légèrement rougir. Oui, il l'aimait bien Enora Verlac.

Madame Cabrit arrondissait ses fins de mois, en faisant des ménages chez les Romain. Le jardin, c'est son mari qui l'entretenait. Oui, Jérôme et monsieur Romain dînaient comme d'habitude en tête à tête. Oui, Gabriel Romain était divorcé depuis deux ans. Non, elle ne l'a jamais vue. Armand Le Sourd sortit l'épreuve dérobée. A sa vue, elle ne pût retenir ses larmes. - Madame Cabrit, s'il vous plait, murmura-il d'un ton compatissant. Elle se reprit et d'une main tremblante désigna le jeune homme près de la jeune femme. C'est, Heu ! c'était Jérôme avec sa fiancée Lucie, Lucie Couchaud si je me souviens bien. Je ne l'ai vu que trois fois. Ils venaient de se rencontrer. Oh comme ils étaient amoureux ces deux-là.

- Et lui ? demanda Le capitaine en désignant l'homme situé à gauche.

- Lui, non désolée, je ne le connais pas, Oh ! La pauvre petite, elle ne doit pas encore savoir. Elle se remit à pleurer à chaudes larmes. Armand Le Sourd décida de la laisser. Il jura intérieurement qu'il allait trouver ce qu'il était arrivé à ces deux hommes et pourquoi ?

*Argonnes 42ème division, novembre 1916*

*La première chose qu'il entendit fut les bombes ! Il entrouvrit les yeux. Il ressentit alors une douleur fulgurante à peine supportable provenant de son bras gauche. Instinctivement il tenta de l'apaiser avec sa main droite. Celle-ci ne rencontra que du vide. Il tourna alors son visage ...amputé, il était amputé jusqu'à l'épaule ! Lucien Marchand fut pris de spasmes de sanglots. Un groupe d'hommes se matérialisa devant son lit. Des officiers ? Il entendit prononcer son matricule suivit de paroles inaudibles, confuses, mais il comprit. Fusillé, il allait être fusillé dans deux jours avec trois autres poilus déserteurs...pour l'exemple. Le temps de fermer les yeux pour ôter le rideau de larmes, lesquelles s'étalèrent de part et d'autre sur ses joues creusées, les hommes étaient déjà partis. Et, il le vit. Il le reconnut grâce à la lumière provenant de la fenêtre du fond de la pièce. René se tenait debout au fond de la pièce, appuyé sur une béquille. Dans sa main libre, il tenait une petite boîte de fer rouillée. Avec un sourire méprisant, il souleva sa main et mimica avec son index resté libre, une décapitation.*

Nantes mai 2006

Armand Le Sourd se rendit à Nantes dès le lendemain du double meurtre. Son intention était d'annoncer à Lucie Couchaud le décès brutal de son fiancé et par la même occasion, obtenir des informations sur l'inconnu de la photographie. Il y avait quelque chose sur ce cliché qui le titillait. Il ne savait pas encore quoi. Il n'avait pas eu l'autorisation de se faire accompagner de sa stagiaire. Il lui avait donc demandé de faire des recherches sur la famille Romain, l'ex-femme, leurs habitudes, leurs amis ou tout autre élément pouvant faire avancer l'enquête. De

son côté, il n'eut aucun mal à se rendre au domicile de Lucie Couchaud situé près de l'Île de Versailles, un appartement situé au rez-de-chaussée donnant sur une agréable petite cour verdoyante. Il n'obtint aucune réponse. D'après Madame Cabrit, Lucie Couchaud était employée à la bibliothèque municipale. Il s'y rendit dans tarder, d'autant plus qu'elle était située à deux pas du logement.

Une femme d'une cinquantaine d'année, rondelette, plutôt avenante, l'apostropha dès qu'il referma la lourde porte derrière lui.

- Bonjour ! lui dit-elle avec un large sourire, tout en ôtant ses lunettes de son nez - Que désirez-vous consulter ? Armand Le Sourd lui tendit sa carte professionnelle et demanda à s'entretenir avec Melle Couchaud.

- Oh ! Elle ne travaille pas aujourd'hui. Je lui ai donné son jour de congé, car voyez-vous, nous avons passé une journée et une nuit entière à l'inventaire. Comme nous le faisons chaque année à la même période. Une nuit difficile d'ailleurs, deux de nos cinq étudiants bénévoles nous ont lâchés!! Devinez pourquoi ? Pour boire de la bière ! Hou ! Je ne les reprendrais pas ces deux-là ! Elle sembla subitement prendre conscience du but de la visite – Mais pourquoi si je peux me permettre ?

- Il s'agit d'une enquête de routine. Elle doit être restée chez elle je suppose, mais elle ne répond pas. C'est plutôt curieux

- Si cela se trouve, elle a dû mettre ses boules Quies. Elle s'en sert parfois au travail. Elle dit que cela lui permet de rester concentrée. Car, ce qu'elle peut être distraite cette petite. Le nombre de fois qu'elle oublie ce que je lui ai demandé de préparer la veille pour le lendemain ! La rondelette bibliothécaire mimait de sa main un Psst sur son oreille, sans s'arrêter de parler. - Mais par contre, elle est efficace. Bon ! Son humeur est changeante mais franchement elle est agréable et les étudiants l'aiment bien. Mais dites-moi Inspecteur, elle n'a rien fait de mal n'est-ce pas ?

- Non, ne vous inquiétez pas madame. Répondit-il, sidéré par son débit de paroles qu'il jugeait incompatible avec un statut de bibliothécaire en chef ! Heureusement sa voix plutôt grave ne portait pas - Pourriez-vous lui donner mes coordonnées qu'elle me contacte rapidement s'il vous plaît ? Merci

Il fit un dernier crochet au domicile de Lucie Couchaud resté encore sans réponse. Il était bredouille! Et, il n'aimait pas cela Armand Le Sourd. Durant le trajet de retour, il eut un appel de sa stagiaire. Il s'arrêta sur le bord de la route puis décrocha.

- Chef ! J'ai une information concernant Lucie Couchaud. Elle est âgée de 30 ans, les cheveux blonds, raides, les yeux noisette. Ne porte pas de lunettes. Mais bon cela vous avez dû le constater de visu. Nous avons eu son signalement rapidement, parce que, figurez-vous, elle s'est rendue coupable de vol de décorations militaires dans un Surplus de Nantes pas plus tard que la semaine dernière. Incroyable ! Et tenez-vous bien Chef ! L'Expert Garnier nous a remis ses résultats tout à l'heure concernant les empreintes retrouvées sur les flûtes. Une seule porte les empreintes de ... je vous le donne en mille ! Le capitaine ne pût s'empêcher de l'interrompre - La demoiselle Couchaud ?!

- Hé oui, justement !

- Beau boulot Enora. C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Elle rougit, mais cela, il ne pouvait pas le voir.

- Ha, on a aussi le premier rapport d'autopsie ! Ils ont fait vite. Un double empoisonnement à l'arsenic et la *Conium maculatum*. Mon dieu, la cigüe se dit le Capitaine qui n'avait encore jamais été confronté à ce type de meurtre. Il ferma les yeux, tentant d'imaginer l'horreur de la scène. Ils ont tous les deux en même temps ingéré la nourriture empoisonnée. Les premiers effets ont probablement commencé à se faire ressentir à la fin du repas juste avant les fromages et le dessert. Il se remémora la tablée. Pendant que l'arsenic tue, la cigüe paralyse l'ensemble du corps. Seule l'ouïe n'est pas affectée. Incapable de parler et de voir, ils agonisent ensemble, tout en entendant leur râle. Le Capitaine se souvint des corps curieusement enflés des victimes. Le meurtrier a dû mettre la dose car, d'après ses souvenirs des cours, il ne faut pas plus de trois heures pour que l'empoisonnement par la Ciguë se termine par une paralysie totale. Le machiavélisme dont avait fait preuve l'assassin le dépassait. Armand Le Sourd était sidéré. Son cerveau tournait à cent à l'heure. Un, les empreintes ne pouvaient pas être celles de Lucie Couchaud ou bien, et c'est improbable, sa rondette patronne a menti en affirmant qu'elle a travaillé une journée et une nuit. Dans ce cas, les cinq étudiants bénévoles ont menti aussi. Même en supposant qu'elle ait fait une pause, elle n'aurait jamais eu le temps de faire l'aller-retour Nantes-Brest. Six heures en tout, sans compter tout ce qu'elle aurait pu faire pendant l'heure du crime. Il fallait écarter Lucie Couchaud. Mais, c'était sa seule piste pour l'instant. Sa priorité dès demain, ce serait d'obtenir l'agrément de son supérieur le Commandant Lancelier pour que sa stagiaire l'accompagne à Nantes. Il avait vraiment besoin de la présence d'Enora Verlac à ses côtés sur cette affaire.

*Argonnes 42ème division, novembre 1916*

*La douleur était toujours aussi violente. Il devait l'oublier et ne penser qu'à sa dernière lettre. Il devait tout avouer à Mathilde et ses enfants. Ils devaient savoir pourquoi il ne reviendrait pas. Il savait que son écriture était quelque peu illisible. Il n'avait jamais écrit de sa main droite. Trahi, il avait été trahi par René. Comment René pouvait lui en vouloir encore après toutes ces années et surtout pendant cette guerre. Cette guerre qui devait ne durer que peu de temps ! Lucien la lui avait volé la Mathilde. Mais elle l'aimait lui ! Pas René. Pas René le traître. Dans sa lettre, il leur demanda pardon, pardon... et il pleurait Lucien, des larmes qui n'en finissaient pas, pareilles à celles de la pluie de novembre, silencieuses et si funestes.*

Nantes mai 2006

Armand Le Sourd secondé par sa stagiaire Enora Verlac, se rendit directement au commissariat de Nantes où les attendait le Capitaine Marie Legendre. Avec son mètre quatre-vingt, Armand Le Sourd en impressionnait généralement plus d'un. Mais pas Marie Legendre. D'une stature tout aussi imposante, elle égalait son homonyme. Un instant, la contenance de Le Sourd fut ébranlée ce qui fit sourire intérieurement Enora Verlac. Les présentations faites, ils décidèrent de se rendre sans tarder chez Lucie Couchaud.

Une jeune fille, mince, le teint pâle les accueillit. L'étonnement se lisait sur son joli minois qu'elle avait triste. Elle avait les cheveux blonds, très fins, tenus par une grande pince sur le sommet de son crâne. Malgré de légers cernes naissants, Armand Le Sourd la trouva tout

simplement ravissante. Elle les fit entrer dans une petite cuisine, soignée mais froide, dénuée de personnalité. Armand Le Sourd expliqua les raisons de leur visite tout en lui annonçant le décès de son fiancé. Lucie Couchaud ne réagit pas comme il s'y attendait. Elle se leva, essuyant une larme. En était-ce une ? Elle leur proposa du thé. Armand Le Sourd croisa le regard de son adjointe tout aussi surprise que lui. Le Capitaine Legendre comprit. Elle réclama du thé, feignant de sympathiser avec Lucie Couchaud, et demanda à vouloir rester seule avec elle, entre femmes. Enora Verlac aurait pu s'offusquer, mais elle saisit, tout comme son patron. Une femme intelligente cette Marie, en plus d'être jolie, se dit Armand le Sourd. Elle leur donnait ainsi libre accès à l'appartement.

- Dans ce cas, vous autorisez-nous à visiter votre appartement mademoiselle ? Demanda le Capitaine d'une voix singulièrement douce qu'Enora Verlac n'avait encore jamais entendue.

- Oui, bien sûr, ma chambre est à droite, à côté, il y a une chambre d'amis et au fond du couloir, vous trouverez la salle d'eau. Ils commencèrent leur inspection, tout en enfilant des gants par la chambre de Lucie. Celle-ci, peinte en gris pastel, agréable au regard était très lumineuse. Seulement deux posters de chevaux habillaient la pièce. La chambre d'amis, meublée d'un lit, d'une table de chevet et d'une modeste penderie était sa parfaite opposée. En effet, les murs étaient entièrement recouverts de décorations militaires, de photos de guerre et des croix. Un véritable musée, se dit le Capitaine.

- Heu ! Cela ne vous rappelle rien Chef ?

- Oui...Le vol des décorations...mais je ne comprends pas. Il s'assit sur le rebord du lit. Spontanément, il ressortit la photographie du guéridon. Il y a un lien, se dit-il mais lequel ? Il tapotait nerveusement la photo sur ses genoux. - Mademoiselle Verlac, que voyez-vous ?

- A priori, il peut s'agir juste d'une chambre d'amis. Absence de linge et d'effets personnels. Et cependant chef ...

- Continuez

- Ce n'est pas une chambre d'amis ! dit Enora Verlac s'avançant vers le lit. Elle montra une fine bretelle noire qui dépassait de dessous la taie d'oreiller, la retira délicatement pour dévoiler une nuisette. - Typiquement féminin ! Elle la renifla - Portée récemment. Armand Le Sourd était décontenancé. Il ressentit soudain le besoin d'être seul. - Allez inspecter la salle d'eau, regardez si Mademoiselle Couchaud vit vraiment seule et revenez me voir. Enora Verlac s'exécuta. Le ton de la voix de son supérieur n'admettait aucune réplique. Avait-elle commis une erreur ? Dès qu'elle quitta la pièce, Armand Le Sourd subitement, se pencha. Bingo ! Typiquement féminin aussi, railla-t-il. Sous le lit, il dégacha une boîte bleue représentant une maison Bretonne sous un ciel d'été. Contre toute attente, elle contenait un ensemble de lettres jaunies par le temps. Il les dépla délicatement, une par une. La première était datée du quinze mai dix-neuf cent quinze. La cinquième qu'il lut datait du treize janvier dix-neuf cent seize. Cette passion de cette jeune fille pour la sale guerre allait donc jusqu'à collectionner des lettres. La signature était cependant toujours la même « Ton Lucien ». Alors qu'il s'appropriait à refermer le couvercle, il sentit sous celui-ci un renforcement pelliculé. Délicatement, il le retira pour libérer une lettre toute aussi jaunie, entièrement plastifiée. L'écriture semblait être celle d'un enfant. Non, le début commençait comme toutes les précédentes par « Ma mie ». Il eut toutes les peines du monde à la lire tellement l'écriture était maladroite. Puis, il comprit que l'auteur, toujours ce Lucien, amputé de son bras gauche écrivait d'une main droite tremblante. Il demandait pardon à sa femme, et à ses enfants. Il l'a

relu, encore et encore. Son cerveau bouillonnait. Tout était là. Mais quoi ? Il sortit la photographie dérobée chez les Romain et la déposa à même le sol, à côté de la lettre. C'est ce moment-là que choisit Enora Verlac pour revenir. Qu'elle ne fut pas sa surprise de trouver son patron dans une position quelque peu déconcertante, offrant son postérieur, dévoilant la naissance de son fessier. Il passait nerveusement d'un papier plastifié à une photographie avec une loupe. - Voilà ! C'est cela ! C'est sûr ! s'écria-t-il tout en se redressant. Il sortit son cellulaire et demanda à parler avec Gabrielle Larue de l'état civil du commissariat de Brest. Oui, il attendait. Oui, il comprenait, cela prendra du temps. Armand Le Sourd était au comble de l'excitation. Quinze minutes plus tard, l'appel de Larue illumina le visage du Capitaine maintenant au bord de la syncope. Il avait donc vu juste ! Il restait un détail qui le chiffonnait concernant les empreintes retrouvées sur une des flûtes. Il téléphona à l'Expert Garnier. La réponse ne se fit pas attendre. Tous les éléments s'imbriquaient. Le Sourd suivit de sa stagiaire qui ne comprenait toujours pas, rejoignit le Capitaine Legendre restée dans la cuisine. Armand le Sourd saisit la première chaise qui était à sa portée, puis s'assit en face de Lucie Couchaud. Il n'avait pas l'attention d'y mettre des formes.

- Mademoiselle Couchaud ! Il se pencha vers elle, les yeux rivés dans les siens. Il posa en évidence la photographie dérobée chez les Romain.

- Vous vous appelez Lucie-Mary Couchaud née en 1986. N'est-ce pas ? Je dis bien Lucie-MARY ! Lucie commença à perdre de sa contenance. Il continua sur sa lancée. - Sur cette photographie, il s'agit de votre sœur jumelle, Lucie-ANNE Couchaud, n'est-ce pas ? Voyez-vous, quelque chose clochait sur ce cliché et impossible de comprendre quoi, jusqu'à ce que je vous rencontre et que je découvre cette lettre ! Il déposa la vieille lettre devant elle. A sa vue, elle ne chercha plus à feindre et fondit en larmes. - Lucie-Anne et Lucie-Mary, filles d'André Couchaud et de Juliette Marchand, vos parents, décédés il y a deux ans dans un accident de la route. Maintenant, répondez, qui est ce jeune homme sur cette photographie ?

- Lui c'est Sébastien ...mais il faut que je vous dise. Elle posa ses yeux tristes dans ceux du Capitaine. C'était trop lourd à porter. Je commençais à craquer. Et puis ma sœur est devenue impossible à vivre. D'accord ! Cela nous arrangeait de travailler une fois sur deux à la bibliothèque. Elle n'a jamais rien vu de toute façon la patronne. Nous avons connu Sébastien à la bibliothèque. Il était étudiant en pharmacie. Le hasard a fait que Sébastien était le meilleur ami de Jérôme Romain, ils ont fait leurs études ensemble. Moi, je l'aimais Sébastien, pas Anne. Elle l'a utilisé pour se procurer les poisons. La photographie, c'était à la Baule, il y a quatre mois. C'est moi qui aie pris la photo. Elle sortit un mouchoir de son pantalon et se moucha - Cette lettre que vous tenez est celle de notre arrière-arrière-grand-père Lucien Marchand. Pendant la guerre, René Romain l'a donné aux Officiers français. Vous commencez à comprendre ? Cette fois ci, Armand Le Sourd ne put s'empêcher de l'interrompre.

- Non, éclairez nous

- Après les obsèques de nos parents, Anne a découvert la lettre. Pour une raison que j'ignore, elle s'est littéralement entichée de notre aïeul, jusqu'à collectionner des objets de la guerre 14-18. Non mais, vous avez vu sa chambre ! Et puis, elle a développé une aversion pour la famille Romain, une véritable obsession ! Elle l'a accusée de tous les malheurs arrivés depuis trois générations dans notre famille. Impossible de lui faire entendre raison ! Elle cessa son monologue. Une ombre passa devant ses yeux qu'elle couvrit aussitôt de ses deux mains. Elle

pleura. Des larmes qu'elle refoulait depuis combien de temps ? - Vous la trouverez à la bibliothèque. Dit-elle, tout en reniflant - Elle travaille aujourd'hui, c'est notre jour de reprise. Elle ne s'attend pas à votre visite. Le Sourd jeta un coup d'œil vers Legendre. Elle envoyait déjà des ordres depuis son cellulaire.

- Mais les corps ? Pourquoi une telle mise en scène ? S'autorisa Enora Verlac

- ... Les têtes dans l'assiette... c'était...c'était pour signifier leur déchéance totale

Brest juin 2006

- Chef, expliquez-moi ! Parce que là ... » demanda Enora Verlac

- Regardez attentivement la photographie. La dite Lucie fume, et tient sa cigarette de sa main gauche. Or, Lucie Mary est droitère. Rappelez-vous dans quelle main elle servait le thé. L'expert Garnier m'a confirmé que les empreintes retrouvées sur une des flûtes le soir du crime étaient celle de Lucie Couchaud, gauchère donc...de Lucie ANNE. J'ai compris après avoir lu la lettre. Lucien Marchand demandait pardon à sa femme et surtout à... ses jumeaux. Oui des jumeaux, c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Renseignements pris auprès de l'Etat Civil, nous avons bien à faire à des jumelles. Cela collait avec le portrait volubile de la dite Lucie décrit par la bibliothécaire. Et surtout, avez-vous remarqué le regard de Lucie-Anne sur la photographie ? Enora Verlac se pencha sur le cliché, plissa ses yeux tentant de déceler l'improbable. Le Sourd ne la laissa pas dans l'ignorance et continua tout en lui tendant sa loupe - Son regard n'est pas dirigé vers son fiancé mais vers l'étudiant, Sébastien ! C'est cela qui m'a intrigué. Ce jeune homme jouait un rôle mais lequel ? Il nous fallait le découvrir. Une affaire réglée en quarante-huit heures, bravo Enora ! Mademoiselle, lorsque vous aurez terminé vos classes, j'aimerais vous compter parmi mes effectifs. Seriez-vous d'accord ? Sur le coup, Enora Verlac fut décontenancée et commença à bredouiller puis sourit. Un de ces sourires qui laissa pantois le Capitaine. Elle devrait plus souvent sourire, se dit-il. Ce soir-là, une fois seul, il sortit son portable et composa le numéro du Capitaine Marie Legendre. Il espérait secrètement qu'elle accepterait l'invitation qu'il allait lui proposer. Pour la première fois, depuis longtemps, il tremblait légèrement.